

me sert de guide. J'ai bien fait de taire mon nom : ce charmant enfant était capable de m'assassiner."

Le jeune chasseur avait fait prendre à Gaston un chemin tortueux qui grimpait au flanc des collines et s'élevait peu à peu au-dessus de la vallée.

— Dans dix minutes, lui dit-il, nous serons hors des brouillards, et, comme il fait clair de lune, nous apercevrons la Fauconnière.

— Qu'est-ce que la Fauconnière ? demanda Gaston avec une naïveté parfaitement jouée.

— C'est le château de mon père

— Ah ! fit Gaston.

Puis il ajouta :

— Est-ce qu'ils n'ont pas d'enfants, ces... comment les appelez-vous ?

— Les Vieux-Loup.

— Singulier nom.

— Nom de bandits ! ils ne sont mariés ni l'un ni l'autre, mais ils ont une nièce.

— Jeune ?

— Seize ans.

— Jolie ?

En adressant cette dernière question, Gaston se disait :

— Mes oncles prétendent, dans leur lettre, que le fils du marquis fait les doux yeux à Mignonne ; je vais bien voir tout de suite ce qu'il en est...

— Peuh ! répondit l'enfant, jolie si l'on veut.

— Oh ! oh ! il dissimule, pensa Gaston.

— Mais, après tout, c'est une petite fille sans éducation et fort mal élevée...

Gaston tressaillit, et il lui revint en mémoire ce passage de la lettre de ses oncles : "La fille du marquis est un vrai démon, et son nom de Dragonne lui va à ravir."

— Pardieu ! se dit-il, en voici bien d'une autre ! Le jeune chasseur à la voix si fraîche et si douce, c'est bien certainement mademoiselle Dragonne de Lancy ! Décidément, me voici en pleine aventure de roman...

En ce moment, ils atteignaient le sommet de la colline, si bien qu'ils avaient le brouillard sous leurs pieds et qu'un rayon de lune glissant entre les nuages vint éclairer en plein le visage du jeune chasseur et arracher une exclamation de surprise et d'admiration à Gaston de Vieux-Loup.

Les peintres qui ont essayé de rendre la mâle beauté des Amazones de l'antiquité, n'ont, à coup sûr, rien créé de plus correct, de plus expressif que le visage charmant de mademoiselle Dragonne de Lancy.

Des cheveux d'un noir de jais, enroulés autour de son cou en une torsade épaisse, de façon à lui permettre la casquette de chasse, au front large, blanc et veiné de petits réseaux bleus au coin des tempes, un œil bleu foncé, profond, brillant, bordé de longs cils, une bouche charmante garnie de lèvres rouges et de dents éblouissantes, tout cela animé par la jeunesse, la force, les passions nobles et généreuses.

Sous ses habits d'homme, Dragonne était de taille moyenne et paraissait avoir quinze ou seize ans ; sous les vêtements de son sexe, elle devait être grande et svelte, et porter vingt-trois ans environ.

La surprise et l'admiration de Gaston ne lui échappèrent point, et, comme elle était femme avant tout, elle accueillit l'une et l'autre par un sourire.

Gaston avait mis le chapeau à la main et paraissait, d'un geste éloquent et muet, s'excuser de la hardiesse familière avec laquelle il la traitait depuis quelques instants.

— Dragonne se prit à rire.

— Remettez-vous donc, monsieur, lui dit-elle, et veuillez vous couvrir.

Madame..., balbutia Gaston, que la beauté de la jeune fille impressionnait de plus en plus.

— Je ne suis que mademoiselle, répondit-elle, et, à mon tour, vous me voyez un peu embarrassée et presque confuse, monsieur.

— Mademoiselle. !

— Mon Dieu ! reprit Dragonne en rougissant, les habitants du pays me connaissent depuis mon enfance, et ils savent tous qui je suis ; mais vous monsieur, qui êtes étranger, vous avez le droit de concevoir une singulière opinion d'une jeune fille qui court les bois, un fusil sur l'épaule, avec une veste et un pantalon.

— Ah ! mademoiselle, ce soupçon m'est cruel. . .

— Aussi, ma voilà forcée, monsieur, pour me conserver votre estime, de vous faire des confidences, en vous narrant mon histoire.

Et Dragonne, redevenant tout à fait femme, et pensant que le devoir de l'homme, en toute occurrence, est de servir sa compagne, ne fût-ce qu'une compagne de voyage, ôta sa carnassière et la tendit à Gaston.

— Vous seriez bien aimable, lui dit-elle, si vous vouliez me porter mon gibier. J'ai là deux lièvres et six perdreaux qui m'écrasent.

— Avec bonheur, répondit galamment Gaston.

— Ou plutôt, tenez, accrochez ma carnassière à l'arçon de votre selle, et donnez-moi le bras. Le sentier s'élargit et nous pouvons, à présent, cheminer tous deux de front.

Dragonne s'appuya loquacement sur le bras de Gaston et reprit :

— Figurez-vous que mon frère et moi nous sommes jumeaux, mais cependant je suis l'aînée, étant venue au monde la première. Nous nous ressemblons trait pour trait, avec cette différence qu'Albert est blond, tandis que je suis brune, ce qui lui donne l'apparence d'une fille, tandis que j'ai l'air d'un garçon. Or, Albert et moi nous nous aimons beaucoup, mais par suite même de cette affection, nous représentons assez bien le monde renversé. Je suis un peu plus grande, certainement je suis plus forte ; il est timide, on dit que je suis trop hardie ; au bout d'une heure de marche il est las, je cours à la chasse des journées entières.

— Quand nous étions enfants, Albert était toujours malade, je n'ai jamais ressenti une seule migraine ; il était cousu sans cesse aux jupons de ma mère, je n'avais, moi, de sympathie que pour Jean, le garde-chasse du château. Lorsqu'on nous envoyait des jouets de Paris, je donnais à Albert mes poupées et je m'emparais d'un sabre, d'un fusil et d'un tambour. Si bien qu'un jour mon père dit à maman : " Il faut décidément donner une culotte à ce petit diable et une jupe à cet imbécile d'Albert. La nature avait la berlue le jour de leur naissance : c'est Diane qui était le garçon, aussi je la débaptise et je l'appelle désormais Dragonne." Le nom me plut fort, je l'adoptai. On ne me connaît que sous celui-là dans le pays.

— Un jour, nous avions dix ans, Albert et moi, nous trotions dans les allées du parc, et j'étais déjà vêtue en homme ; nous rencontrâmes un grand vieillard, laid à faire peur, qui avait un fusil et un chien avec lequel il causait, et, ce qui est singulier, le chien paraissait le comprendre.

— Ah ! interrompit Gaston en souriant.

— Or, savez-vous ce qu'il disait à son chien ?

— Non, dit Gaston.

— Il lui disait, reprit Dragonne : " Finot, mon ami, autrefois les Lancy, que le diable emporte ! nous auraient drôlement reçus si nous étions entrés dans leur parc ; mais à présent, mon bel ami, c'est différent, nous pouvons ne pas nous gêner, le dernier marquis a la goutte, et il est dans son fauteuil à lire les gazettes, car il sait lire, paraît-il, ce beau monsieur. Donc, Finot, mon chéri, sus aux lapins de la garenne. J'ai une envie de lapereau sauté aux câpres, aujourd'hui, et mon frère Antoine pareillement..." Au moment où le vieux bandit achevait, nous nous trouvâmes face à face avec lui. Albert avait peur et voulait s'enfuir ; mais moi, j'allai me placer sous le menton du vieillard, et je lui dis :

— Vous êtes un misérable lâche, monsieur de Vieux-Loup, puisque vous insultez la vieillesse de mon père, et moi qui ne suis qu'une petite fille...

— Ah ! oui, fit-il en ricanant, mademoiselle Dragonne...